

grand témoin, l'archéologue Joseph Hac-  
kin, qui, en raison du passé de pillard



de Malraux au temple de Banteay Srei, se méfia radicalement de lui. A juste titre. Car, il y aura une autre affaire de statues, cette fois gréco-indiennes, que le couple Malraux a rapporté de son périple et qui, une fois

encore, défraiera la chronique.

À *Kaboul rêvait mon père* est une enquête littéraire menée tambour battant sur les pas d'un homme saisi dans sa grandeur autant que dans ses faiblesses, ses bavardages, ses frasques, sa mythomanie – l'écrivain Pierre-Jean Rémy écrira à ce sujet : « Malraux mentait avec un éclat royal ». C'est aussi une déclaration de fascination – comme on dit déclaration d'amour – à un pays et à ceux qui ont voulu y écrire leur histoire, vraie ou fausse. Il faut être un peu « farfelu » pour se lancer dans pareille quête de la vérité malrucienne. Mais reconnaissait Malraux lui-même dans les *Antimémoires*, « ces terres légendaires (il parlait à la fois du Yémen et de l'Afghanistan) appellent les farfelus ».

Jean-Pierre PERRIN

– À *Kaboul rêvait mon père*, de Régis Koetschet, Editions Nevicata (2021). 280 pages. 19 euros

## Le Cri afghan

Cris et écrits de Michael Barry sur l'Afghanistan dans la tourmente.

Edvard Munch, l'auteur norvégien du fameux tableau *Le Cri*, écrivait le 22 janvier 1892 dans son journal : « Je me promenais sur un sentier avec deux amis – le soleil se couchait – tout d'un coup le ciel devint rouge sang. Je m'arrêtai, fatigué, et m'appuyai sur une clôture – il y avait du sang et des langues de feu au-dessus du fjord bleu-noir de la ville – mes amis continuèrent, et j'y restai, tremblant d'anxiété – je sentais un cri infini qui passait à travers l'univers et qui déchirait la nature ».

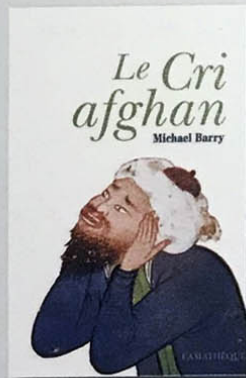
Le 15 aout dernier, alors que les tâle-

bân entraînaient à Kaboul, Mike Barry a entendu ce « cri infini » monter des terres afghanes.

Les lecteurs des *nouvelles d'Afghanistan* se souviendront du long appel publié sous la plume de Mike dans le numéro de mars 2021 sous le titre prémonitoire « Qu'allons-nous devenir ? ». Cette fois, c'est à *l'Asiathèque* que l'auteur a réservé une ample réflexion (plus de 600 pages) sur l'histoire récente de l'Afghanistan. Écrite dans l'urgence autant que mûrement réfléchie par une cinquantaine d'années d'engagement, elle apparaît comme une pérégrination érudite et intime, dans le temps et l'espace. « Lettre de remerciement à ses amis français », elle rappelle que pour l'auteur américain, la première valeur est celle de la fidélité.

Le livre est dominé par l'évocation de la relation de l'Afghanistan avec deux partenaires imposés par l'histoire et la géographie : les (très) lointains États-Unis d'Amérique et le (trop) proche Pakistan.

Les pages consacrées à la relation entre Washington et Kaboul sont particulièrement éclairantes. Elle est, selon l'auteur, d'entrée marquée du côté américain par une absence d'empathie, une méfiance, un « mépris » qualifié « d'obstiné et d'abyssal ». S'installera durablement l'image d'un « terrain exotique arriéré dépourvu de véritable importance ». La donne va bien sûr changer, au moins en apparence, avec le soutien apporté aux moudjahidine et l'intervention de 2001. Mais Barry indique que



c'est « avec une vision purement négative de l'Afghanistan qu'Obama poursuivra la guerre ». L'auteur revient assez longuement sur la sortie décrétée par Trump, Le coup de grâce

sera donné par le président Biden, « comme Hadrien retirant les légions romaines de Mésopotamie en signe fatidique du recul de l'Empire ». L'Afghanistan perdait sa centralité et retrouvait, pour les Américains, son statut de « pays lointain dépourvu de pertinence mondiale » – et incurable. Mike Barry rapporte à ce propos une visite en 2008 du sénateur Biden. Invité par Karzai à dîner,

le visiteur s'inquiète du niveau de corruption. Réponse du président afghan : « Il n'y a aucune corruption chez nous ». Biden en aurait jeté de fureur sa serviette sur la table, marquant que le dîner était « terminé ». « Aujourd'hui, la serviette de Biden n'a pas fini de tomber, lestée des lourdeurs plombées de l'histoire » note avec regret Barry.

Les considérations sur le Pakistan sont plus prévisibles et attendues. L'auteur, critique de longue date de l'attitude d'Islamabad, fait état d'une volonté de « main mise » sur l'Afghanistan. Les agissements pakistanais revêtent de multiples formes, depuis le soutien apporté naguère à la résistance afghane. Un chapitre entier est consacré à « la tragédie de l'Af-Pak ». Et l'auteur voit dans le retour des tâlebân l'ultime avatar de cette ambition dominatrice et brutale. « Le drame afghan, dans le sang de ses femmes, est une tragédie sans fin ».

Pourtant derrière ce « cri infini », il y a d'autres cris, ceux des oiseaux, de la soie, des cris heureux qui animent l'étroite relation que Mike Barry, auteur du culte *Petite Planète* sur l'Afghanistan et du non moins culte *Royaume de l'insolence*, entretient avec ce pays. On savourera, à ce propos, quelques belles pages sur l'Islam médiéval que de multiples sources – « judaïsme hellénisé et néo platonisme d'expression grecque d'Alexandrie, gnoses mésopotamiennes et mazdéisme iranien, courants bouddhistes d'Asie centrale » – vont faire cheminer vers un soufisme brillant porté par al Birouni à Ghazni. La civilisation musulmane en terre afghane, note Barry, atteindra son « zénith de raffinement intellectuel, littéraire et artistique » dans le royaume d'Hérât au quinzième siècle.

Si la réflexion de Michael Barry est, en définitive, pessimiste, bouleversante et grave, il veut croire avec les Afghans que demeurent à travers la poésie des espaces de liberté et d'espoir.

On relèvera, par ailleurs, la grande qualité éditoriale de l'ouvrage, sa couverture avec un détail de la *Procession funéraire vers le cimetière de Gâzor-Gâh d'Hérât* de Behzâd, la chronologie et le glossaire ainsi que le travail de composition de Jean-Marc Eldin. Les lecteurs y verront, à la suite de Mike, un amical et reconnaissant hommage à la mémoire d'Alain Thiollier.

Régis KOETSCHET

– *Le Cri afghan*, de Michael Barry, L'Asiathèque, 2021, 620 pages.